

linguistique. Les biographies fournissent de précieux renseignements sur l'activité littéraire. Quant aux écrits religieux, ils constituent un refuge en temps de troubles. L'auteur mentionne (p. 511) plusieurs manuscrits de mystique dont il ne nous livre pas la substantifique moëlle. L'œuvre fondamentale de Ḥāzim al-Qartağanni en rhétorique n'est mise en valeur par aucune référence (p. 518). L'ensemble de cette prose offre la particularité de s'éloigner de l'influence andalouse maniérée et de revenir au style du Coran et du *ḥadīṭ*. L'art du *tarassul* est aussi un retour à la vieille tradition.

La bibliographie de 25 pages n'établit pas de distinction entre les sources et les études. La disposition typographique uniforme n'en facilite pas la consultation. L'index est volumineux parce qu'il utilise le même corps que le texte, qu'il maintient un grand espace entre les lignes et qu'il ne dispose pas la liste selon deux colonnes, d'où les blancs impressionnants. Pour ce qui concerne les noms, on aurait aimé voir bien distingués d'une part les écrivains de la période considérée et d'autre part les autres noms. L'index des ouvrages est réparti d'abord selon les titres (35 pages), puis selon les auteurs (40 pages) ce qui répète en grande partie celui des noms.

L'auteur a montré beaucoup de courage de s'attaquer à cette époque hafside, considérée habituellement comme un temps de sommeil pour la littérature arabe. Mais le manque de problématique au point de départ se fait ressentir sur l'ensemble de la démarche et dans l'absence de véritable synthèse en fin de volume. Dans sa conclusion (p. 523), l'auteur trouve que la période hafside constitue un « âge d'or » du point de vue littéraire. Ce résultat surprend le lecteur qui trouve la moisson bien pauvre pour 350 ans de production. Cette thèse vaut pour son intérêt documentaire, même si on aurait souhaité parfois plus de précision dans les références. À partir de cette quête, on peut s'attendre désormais, ou bien à des éditions d'ouvrages encore manuscrits et signalés ici, ou bien à une anthologie qui sera peut-être l'œuvre du projet de Bayt al-Ḥikma.

Jean FONTAINE
(IBLA, Tunis)

Al-Ṭāhir AL-HAMMĀMĪ, *Ḥarakat al-Ṭalī'at al-adabiyya fī Tūnis 1968-1972 (Mouvement de l'Avant-Garde littéraire en Tunisie 1968-1972)*. Dār Saḥar, Kulliyyat al-Ādāb, Mannūba, 1994. 16 × 24 cm, 284 p.; 18 tableaux; fac-similés de caricatures, de pages de journal ou de revue; photographies d'auteurs.

L'auteur de cette étude est lui-même un écrivain, un poète de talent, et un universitaire. La dédicace, datée de 1989, est adressée au P^r Ḥamadī Ṣammūd, rhétoricien renommé; à ceux qui se retrouvaient, *sāhirīna*, à l'*Ibla*, le Centre connu d'études arabes animés à Tunis par les Pères Blancs; et aussi à la jeunesse, des étudiants souvent, qui s'est associée à ce mouvement avant-gardiste dont al-Hammāmī a été, avant que d'en être le mémorialiste, l'un des acteurs les plus actifs et les plus féconds.

Le livre est écrit dans un style clair, direct, percutant souvent, qui fait mouche. L'expression, personnelle, est forte et concise. Quelques « tunisianismes », *barbaša*, « farfouiller »...; des formules, des trouvailles, un exemple : les *'ukāziyyāt* officielles. L'auteur semble être objectif comme il rapporte les opinions diverses, contradictoires, comme il retrace le tumulte du mouvement, les recherches, les tentatives, les propositions faites et les réactions qu'elles ont suscitées : applaudissements et critiques acerbes, allégations touchant à son idéologie supposée de « gauche », de « droite », profession de sa créativité, de son caractère « pompier ».

Cet essai livre sa réflexion linguistique par le truchement d'allusions à la difficulté de la découverte d'une poésie moderne qui ne soit pas exactement métrique et rimée, qui soit cependant différente de l'ancienne poésie et de la prose. (La propre poésie d'al-Ṭāhir al-Hammāmī est un exemple réussi d'invention de rythmes nouveaux aux échos sonores originaux). Les tentatives de renouvellement sont données au fil des pages à grands traits sans leurs dimensions linguistiques, sans examen abstrait des possibles rhétoriques. Ce livre n'est donc pas un livre technique. Sa lecture appelle la lecture des écrits nombreux que l'auteur répertorie, classe, compte, la lecture d'un lecteur que cet essai d'un auteur engagé aura prévenu favorablement.

Ḥarakat al-Ṭalī'at al-adabiyya fī Tūnis est bien davantage un essai historique et sociologique. Son auteur s'attache à montrer l'effort poursuivi pour trouver la novation désirée non pas dans l'« Est » ou l'« Ouest », mais dans la réalité tunisienne, dans l'« expérience » comme une troisième voie. L'œuvre idéale est une image réduite de la composition de la société. Cependant, selon certains membres du mouvement, la compréhension inexacte de la société tunisienne telle qu'elle se présentait dans les années soixante, faute d'être scientifique — elle s'établissait sur la croyance en la disparition de la bourgeoisie, en l'instauration socialiste de l'égalité — allait miner cette voie. En fait, le *ibdā'*, la nouveauté créatrice, ne pouvaient être dans ces circonstances que la verbalisation non pas d'une fiction inouïe mais d'une expérience, d'une vision politique nouvelles. D'où l'accent mis dans cet essai sur l'expérience. D'où l'utopie généreuse, la recherche du *tagdīd* dans les marges de la société. Et en langue, l'accent mis sur la vie qui est l'honneur des langues : « la langue des dictionnaires est une langue morte. »

Le premier chapitre traite de la naissance du mouvement dans les années soixante marquées par la mise en œuvre du « socialisme destourien » et l'émergence de la nouvelle gauche, les contrecoups de juin 1967, le bruit de l'Avant-Garde parisienne.

Le deuxième chapitre recense les publications des auteurs tunisiens avant-gardistes, en vers, en prose, essais, nouvelles, pièces de théâtre, sous forme de livres ou de textes plus brefs parus dans les revues et les journaux, plusieurs centaines.

Le troisième chapitre touche aux pétitions de principe du mouvement; au nom, *Ṭalī'a*, qu'il s'est donné, à l'occasion d'un débat sur la légitimité de la novation et de la publication d'une œuvre expérimentale (*qiṣṣa tağribiyya*), *L'Homme nul* (*al-Insān al-ṣifr*), de 'Izz al-Dīn al-Madani, qui sera par certains considérée comme attentatoire au Coran. La *Ṭalī'a* veut être une échappée hors de l'habitude et de la coutume. Elle est rupture avec les règles convenues, les entraves technico-artistiques qui ne correspondent pas à l'esprit du temps. Elle est

« dépassement critique de l'héritage », quête de racines dans la terre tunisienne, d'une identité tunisienne, d'identités individuelles. La forme des textes est à inventer dans « une attitude ou une démarche de saisie des situations », une « mélodie du temps », à l'écart de la politique laissée aux politiques. La formule, « la littérature n'a que faire des bonnes manières » (*al-adab ḡidda l-yadab*), est rendue encore plus provocante par l'emploi du mot *yadab* qui n'est pas de la langue classique. « Toute révolution littéraire consciente doit partir de la langue. » Les auteurs du mouvement feront flèche de tous les possibles linguistiques qu'offre la Tunisie : de la *fushā* à la *dāriḡa*, au français, à la *frankū-dāriḡa*, la *'ar'ammiyya*, aux parlers régionaux. La poésie doit être libre; sa musicalité nouvelle portée par l'improvisation mélodique, avec les ressources sonores de ses langues et les ressources des bruits du monde moderne. « Ma poésie n'a plus le goût des anciens vers. *Souvent elle exprime la forme de ce temps*, les problèmes de ce temps ». « Ma poésie n'a pas de visée *. Elle ne vise que son essence ». Le théâtre ne saurait plus être un *ma'bad li l-nisyān*. La critique doit être tunisienne ou ne pas être. Ne jamais marcher « dans l'ombre d'un autre ».

Le quatrième chapitre dit le déclin du mouvement après la commotion de la crise économique et politique de 1969.

Le cinquième chapitre reflète les regards des autres sur la *Ṭali'a*, répertorie cent études en arabe, quinze études en français, plusieurs de Jean Fontaine, deux études en espagnol. Il dit les réactions hostiles : *Ṭali'a* « du ruisseau » (*laḡiṭa*)...; les condamnations bien pensantes des idées et des pratiques linguistiques du mouvement : « *Innamā t-tāḡḡidu fī ihyā'i l-qadimi ḡattā yakūna "taḡāwuzan lā 'aḡzan"* ». Il dit l'asile trouvé, en revanche, dans plusieurs organes de la presse, *al-Fikr*, particulièrement (*law lā wāḡiyatu l-Fikr...*); la défense opposée par les membres du mouvement, toujours en travail, *al-ḡabḡabat al-naḡariyya*, dans leur fidélité aux deux principes de l'évolution (*taḡawwur*) et de la relativité (*nisbiyya*). Il conclut sur les conditions essentielles d'un jugement de valeur qui sont la prise en compte de l'interaction des principes intellectuels et esthétiques avec la reconnaissance scientifique du réel, l'audace de l'autocritique, la théorisation comme une « boussole mentale ».

Le sixième chapitre pose le problème de l'invention d'un critère objectif. L'homme est le pivot de toute novation (*al-insān huwa miḡwaru kulli ibḡā'*). La valeur de la littérature fait corps avec ses aspirations matérielles et spirituelles. Dimension esthétique singulière du littéraire et de l'artiste. « Pourquoi? ». « Comment? ». Hors du « parasitisme ».

Tant de singularités importunes devaient, dans l'immédiat, condamner le mouvement qui posait les « questions interdites ».

Ce livre est un témoin attachant et séduisant d'une belle aventure intellectuelle en Tunisie dans les années 1968-1972, et aussi d'une vie intellectuelle tunisienne, multiforme, extrêmement vivace.

André ROMAN
(Université Lyon II)

Nağwā AL-RİYĀHĪ AL-QUSANTĪNĪ, *al-Ḥulm wa-l-hazīma fī riwāyāt ‘Abd al-Raḥmān Munīf*.
Tunis (Publications de la faculté des sciences humaines et sociales, 8/III) 1995.
488 p.

Dans le numéro précédent du *Bulletin critique*²⁶, l'auteur de ce compte rendu a eu l'occasion d'attirer l'attention sur l'énergie et l'innovation qui caractérisent l'université Tunisienne : témoins en sont les séries de publications des deux grandes facultés de lettres.

Le livre en question ici a comme sujet un auteur saoudien d'origine, qui est né (en 1933) et a grandi en Jordanie. Se basant sur trois de ses romans (*al-Ašğār wa-iğtiyāl Marzūq*, 1971, publié en 1973, *Šarq al-Mutawassiṭ*, 1972, publié 1975, et *Ḥin taraknā l-ğisr*, 1974, publié 1976), notre collègue, une jeune chercheuse à l'université de Tunis, se propose d'étudier les motifs de *ḥulm* (rêve) et de *hazīma* (fuite, dérouté) chez son auteur, et cela en deux grandes parties, chacune composée de plusieurs chapitres.

La première (19-264) est consacrée, après une introduction générale sur les livres de Munīf et les motifs de leur choix comme centre d'analyse (5-17), aux termes eux-mêmes dont elle étudie les différentes définitions, s'inspirant pour cela, entre autres, de certains penseurs français (par ex. Gaston Bachelard), le monde (implantation dans le monde extérieur, et la réflexion sur lui) et ce qui en résulte comme action et accomplissement.

La deuxième (265-460) étudie l'image de l'Orient arabe entre le réel et l'espéré, avec des chapitres sur la patrie entre l'illusion de la liberté et la torture de la prison, sur la politique entre la force de l'intimidation et la malédiction de la falsification, ainsi que sur l'Orient arabe entre le rêve et l'aspiration vers sa destruction. Conclusion, bibliographie (sans index) clôturent le livre.

Ce livre s'inscrit dans un cadre cher à la critique littéraire, sortie de l'École française, et si bien représentée en Orient par l'université tunisienne. L'auteur, elle-même disciple de notre collègue Monchi Chemli qui a dirigé ce doctorat, s'est attaquée avec beaucoup d'engagement à l'étude des trois romans de Munīf : elle commence par expliquer les méthodes d'analyse possibles, les risques qui guettent l'une comme l'autre; et elle réussit à nous faire pénétrer dans un monde très riche en données, en images individuelles et sociales, de telle sorte qu'elle suscite dans l'âme du lecteur-observateur une grande curiosité et, avec elle, l'envie non seulement de savoir plus, mais de lire et de conseiller la lecture de l'œuvre de cet auteur. Elle explique (p. 10 sqq.) pourquoi celle-ci lui paraît intéressante : cette œuvre se caractérise par le courage et l'habileté à poser et à traiter les problèmes, dans tous les domaines touchant la politique, la civilisation, la société, la culture et la littérature. Si elle a choisi, dans toute cette œuvre, les trois livres susmentionnés, ceci ne revient pas seulement à sa volonté de se restreindre, pour être en mesure de mener à bien son investigation, mais il y a bien sûr d'autres motifs qui ont joué un rôle important et qui sont convaincants : le thème choisi offre, dans ses deux pôles, le plus de possibilités de saisir le maximum des tendances générales de l'être :

26. Cf. *Bulletin critique* n° 13, 1996, p. 31.